

KOESTLER, NOTRE CONTEMPORAIN

MICHEL LAVAL

Pour tous les militants de l'antitotalitarisme, Arthur Koestler demeure une référence. Nul sans doute mieux que lui n'aura su dénoncer avec autant d'intelligence et de clairvoyance les mensonges et les horreurs du fascisme, du communisme et du nazisme.

Écrire sur Arthur Koestler dans le premier numéro d'une revue qui revendique l'héritage politique, intellectuel et moral du courant antitotalitaire dont il fut, dans la tourmente du dernier siècle, l'un des protagonistes, n'est pas une coïncidence. Les temps où nous vivons ne sont pas sans rappeler ceux qu'il traversa et tout semble désormais aller comme si nous étions promis aux mêmes épreuves. À nouveau les démocraties occidentales se trouvent la proie d'une multitude de périls qui ébranlent leurs fondements, bousculent leur légitimité et menacent leur existence même. La montée planétaire du fondamentalisme islamiste, la généralisation du terrorisme de masse, la résurgence des vieilles idéologies au vocabulaire travesti avec leur cortège de mensonges et de sur-enchères démagogiques, tout paraît converger désormais vers de nouveaux séismes. L'ombre d'une crise majeure, d'une crise de systèmes et de valeurs, d'une crise de civilisation, plane à nouveau sur la scène de l'histoire dont, après la chute du mur de Berlin et la désintégration du système totalitaire soviétique, la fin avait été imprudemment annoncée. La haine et le fanatisme se sont emparés à nouveau d'une partie de l'esprit

du monde. À l'équilibre de la terreur qui fit régner sur l'humanité pendant un demi-siècle la hantise d'une nouvelle apocalypse a succédé la terreur du déséquilibre, la perspective d'un nouveau chaos, d'un chaos général, d'une nouvelle barbarie au visage cagoulé immolant ses victimes dans des mises en scène macabres au nom d'une nouvelle guerre sainte. Plus que jamais nous nous trouvons confrontés aux mêmes impératifs, aux mêmes exigences que ceux qui guidèrent l'action et l'engagement d'Arthur Koestler, notre contemporain.

La postérité témoigne à l'égard d'Arthur Koestler de beaucoup d'ingratitude. Auteur avec *Le Zéro et l'Infini* d'un des plus grands livres de la littérature politique du xx^e siècle, écrivain mondialement célèbre dont George Steiner, qui le fréquenta à la fin de sa vie, écrit qu'il caressait le rêve secret mais toujours déçu de recevoir le prix Nobel, Arthur Koestler a sombré après sa mort dans un demi-oubli qui ressemble à bien des égards à une forme

* MICHEL LAVAL est avocat. Il est notamment l'auteur d'une biographie d'Arthur Koestler, *L'Homme sans concessions* (Calmann-Lévy, 2005).

de purgatoire. Cette pénitence posthume, cette disgrâce outre-tombe, Arthur Koestler les doit sans doute au courage, à la lucidité et à la clairvoyance dont il fit preuve de son vivant, à cette capacité de penser à contre-courant sans rien concéder aux modes et aux conformismes, et surtout, avant tout, à cette volonté intransigeante qu'il manifesta sans relâche, sa foi communiste abjurée, de résister avec « une impitoyable honnêteté » au mensonge totalitaire et aux utopies criminelles qui ensanglantèrent son temps et emportèrent dans leurs flots boueux d'illusions nombre de ses contemporains.

Arthur Koestler entretint avec l'histoire une relation tumultueuse et passionnée. Né à Budapest en 1905 dans une famille juive de la *Mitteleuropa*, mort à Londres en 1983, sujet britannique, insulaire et déjà presque relégué, il se retrouva pendant près d'un demi-siècle sur toutes les lignes de front où l'histoire battait ses tambours : à Budapest, encore enfant, à l'heure de la Première Guerre mondiale et de l'éphémère commune de Béla Kun ; dans la Vienne crépusculaire du début des années 20, étudiant sioniste croisant le fer avec les bandes pangermanistes sous l'aula de l'université ; à Tel-Aviv et Jérusalem, engagé dans la reconquête juive de la Palestine ; à Berlin au bord de l'abîme, journaliste prodige converti au communisme pour lutter contre les nazis ; en Union soviétique prise dans la tourmente de la collectivisation forcée des terres et de la grande famine provoquée de l'hiver 1932-1933 ; à Moscou, la veille de la Grande Terreur, apercevant Boukharine qui marchait vers son destin ; à Paris, au milieu des années 30, propagandiste de la grande croisade antifasciste ; dans l'Espagne de la guerre civile, condamné à mort par les franquistes ; dans la France de la « drôle de guerre », « étranger indésirable » interné dans un camp ; à Lisbonne, « le dernier port où l'Europe vomissait le contenu de son estomac empoisonné », où il s'était réfugié après une fuite éperdue et songea

« quitter sa vie à la dérobée » ; à Londres, sous le Blitz, parmi les premiers à alerter l'opinion mondiale sur l'extermination des Juifs d'Europe ; en Israël à peine né et déjà assailli ; à Paris, encore, au temps de la guerre froide, où il fut injurié et calomnié par les communistes et leurs compagnons de route parce qu'il avait préféré « trahir son parti plutôt que l'humanité » ; à Berlin, au milieu du « cercle totalitaire », exhortant, du haut de la tribune du Congrès pour la défense de la culture en juin 1950, les hommes libres à « dire non » ; dans l'Amérique du maccarthysme naissant où il éprouva une nouvelle fois l'irrésistible attraction de l'Europe ; à Londres,

espèces animales, de pratiquer le meurtre de ses congénères à l'échelle individuelle et collective, que le tueur véritable n'était pas l'individu mais le groupe, que « les crimes individuels commis par cupidité ou égoïsme jouaient un rôle insignifiant par rapport aux massacres perpétrés au nom du loyalisme le plus altruiste à l'égard de la tribu, de la nation, de la religion ou de l'idéologie politique », que la tragédie de la condition humaine résidait dans le dévouement collectif aveugle à des causes ou des idéaux et que « Prométhée avançait vers les astres, la face tordue par un rictus dément, en brandissant un mât totem ».

Tel fut le destin hors du commun d'Arthur Koestler, de cet « intellectuel d'Europe centrale à l'Âge totalitaire », ce « chroniqueur du temps du mépris », dernier des Mohicans d'un monde à jamais disparu dont il vit l'inexorable naufrage, dernier représentant d'une humanité européenne à jamais anéantie, exilé perpétuel, éternel fugitif, ni yogi ni commissaire, souvent imprévisible, parfois paradoxal, mais toujours cohérent, allant de rupture en rupture, arpentant le monde, changeant de pays et de langue, brûlant sans cesse ses vaisseaux...

enfin, où en 1955 il posa sa besace d'Européen errant et, après un dernier combat contre la peine de mort, décida de quitter la scène de l'histoire avec cette conviction qu'il exprima des années plus tard que l'*Homo sapiens* était un prédateur impitoyable capable, à l'inverse de toutes les autres

Tel fut le destin hors du commun d'Arthur Koestler, de cet « intellectuel d'Europe centrale à l'Âge totalitaire », ce « chroniqueur du temps du mépris », dernier des Mohicans d'un monde à jamais disparu dont il vit l'inexorable naufrage, dernier représentant d'une humanité européenne

à jamais anéantie, exilé perpétuel, éternel fugitif, ni yogi ni commissaire, souvent imprévisible, parfois paradoxal, mais toujours cohérent, allant de rupture en rupture, arpentant le monde, changeant de pays et de langue, brûlant sans cesse ses vaisseaux, ne sacrifiant rien à ce qu'il croyait juste, n'admettant rien qui ne lui fût démontré, ayant fait sa devise que, comme l'écrivit Robert Musil, « ce n'est pas le doute, mais les certitudes qui rendent fou », qui ne redoutait pas les tyrans et méprisait les imposteurs, qui se disait « partout chez lui en Europe », qui préférait vivre « sous un vieil imbécile de colonel anglais » que « sous un commissaire politique » et qui, comme l'écrivit Raymond Aron dans l'article qu'il lui consacra après sa mort tragique, avait parmi les premiers compris « l'essence, diabolique et fascinante, d'une foi historique et globale ».

Au cours d'une conférence qu'il prononça sur la guerre d'Espagne devant l'Association des écrivains allemands à Paris au début du printemps 1938, Arthur Koestler livra à un public stupéfait et hostile les trois grands principes qui allaient désormais dicter sa conduite et dont il avait reçu la révélation quelques mois auparavant alors qu'il attendait la mort dans une cellule de la prison de Séville : « Nul mouvement, parti ou personne ne peut revendiquer le privilège de l'infailibilité »... « Il est aussi fou d'apaiser l'ennemi que de persécuter l'ami qui poursuit les mêmes fins que vous par des moyens différents »... « À la longue, une vérité nuisible vaut mieux qu'un mensonge utile. »

Rien ne fit par la suite dévier Arthur Koestler de la voie étroite qu'il s'était tracée entre les blocs d'intolérance et de fanatisme et qui le mena vers les grandes solitudes où errent, abandonnés par leurs contemporains et souvent même persécutés par eux, les hommes qui ont le redoutable privilège d'avoir raison trop tôt. Douze années plus tard, prenant la parole à Berlin devant les membres du Congrès pour la défense de la culture, il donna

lecture d'un « Manifeste des hommes libres » qui se voulait une sorte de Charte antitotalitaire et qui réaffirmait les grands principes sans lesquels il n'est pas de démocratie véritable : « [...] L'homme qui n'a pas le droit de dire non est un esclave » ; « [...] le danger de guerre grandit dès qu'un gouvernement supprime les institutions représentatives et dépossède la majorité des moyens qu'elle a d'imposer sa volonté de paix » ; « [...] les responsables de l'actuel risque de guerre sont les gouvernements qui, tout en parlant de paix, refusent de reconnaître le contrôle populaire et l'autorité internationale » ; « [...] des croisades pour la paix qui ne confirment aucune action réelle en faveur de la paix ne sont que fausse monnaie » ; « [...] il est de la nature même de la liberté de respecter la diversité des opinions. Mais le principe de tolérance n'implique pas logiquement le respect de l'intolérance » ; « [...] aucune doctrine politique ou économique ne saurait prétendre déterminer seule le sens de la liberté » ; « [...] aucune race, aucune nation, aucune classe, aucune religion ne saurait prétendre au droit exclusif de représenter la liberté, encore moins de la refuser à d'autres groupes ou à d'autres croyances, au nom d'une fin ultime quelle qu'elle soit » ; « [...] dans les États totalitaires, les entraves à la liberté ne sont plus présentées comme des sacrifices imposés au peuple. Au contraire, on les exalte comme le triomphe du progrès et comme l'apogée de la civilisation nouvelle » ; « [...] en droit et en fait, les régimes totalitaires signifient la mort des droits fondamentaux de l'individu et des aspirations essentielles de l'humanité » ; « [...] la défense des libertés existantes, la reconquête des libertés perdues, la reconnaissance des libertés nouvelles sont le prix d'un seul et même combat » ; « [...] le danger des régimes totalitaires est d'autant plus grand que les moyens de contrainte dont il dispose dépassent de beaucoup ceux auxquels eurent jamais recours, dans le passé, les despo-

tismes » ; « [...] la théorie et la pratique des États totalitaires sont la plus grande menace que l'humanité ait dû affronter au cours de son histoire » ; « [...] l'indifférence et la neutralité envers une pareille menace constituent une trahison à l'égard des valeurs essentielles de l'humanité et une abdication de l'esprit libre ». Le grand combat d'Arthur Koestler fut contre le totalitarisme. Il appartint au petit nombre de ceux qui, le siècle dernier, osèrent défier ensemble les deux grandes tyrannies qui tentaient d'asservir le monde, des tyrannies d'un genre inédit dont, l'un des premiers, il pressentit la « similitude foncière », l'identité profonde et pour tout dire la consanguinité. « Le péché de pratiquement tous les gens de gauche à partir de 1933, écrit George Orwell, est d'avoir voulu être antifasciste sans être antitotalitaire. » Arthur Koestler sut en définitive s'affranchir de cette alternative diabolique qui, sur ses deux versants, commandait de s'engager au service d'un État criminel pour combattre un autre État criminel, sans comprendre, sans vouloir voir et admettre qu'ils étaient de même essence. Très tôt, il comprit que dans Berlin la brune et Moscou la rouge un même modèle politique était né, un régime qui n'avait aucun précédent, qui ne se réduisait à aucune catégorie et aucune forme connues, qui n'était ni le despotisme ni la dictature classiques, mais une forme singulière de gouvernement, un régime mutant et unique qui, comme l'écrivit Hannah Arendt, avait la terreur pour « substance réelle » et la « domination totale » pour fin ultime. Cette vérité terrible et iconoclaste, Arthur Koestler la porta sa vie durant, au risque d'une double persécution qui ne lui fut pas épargnée. Le nazisme écrasé, il poursuivit son combat contre le système soviétique dont dès 1944 il décrivit dans son recueil d'essais *Le Yogi et le Commissaire* les rouages infernaux et n'eut par la suite de cesse de dénoncer la terrible menace.

Arthur Koestler nous parle au présent. Il nous parle de liberté de pensée, de

liberté de critique, de résistance à l'oppression. Il nous parle d'Europe, d'une Europe libre, ouverte, multiple et unique, qui a pour noms Schnitzler, Zweig, Kafka, Freud, Husserl, Arendt, Milosz et Patocka. Il nous parle aussi de la vulnérabilité de la civilisation occidentale face aux « mouvements fanatiques de masse », parmi lesquels il rangeait, dans l'ordre, « les hordes des grandes invasions, les Huns, l'islam, le fascisme, le nazisme, le communisme stalinien ». Il nous parle de la crise du monde helléno-romano-judéo-chrétien, de « l'unité spirituelle » qu'Edmund Husserl appelait « l'humanité européenne » dans la dernière conférence qu'il donna le 7 mai 1935 au Kulturbund de Vienne, d'une humanité dévorée par la « raison froide », vidée de sa spiritualité, prise dans « les spasmes d'une longue agonie » et qui lui paraissait marcher vers son « irrévocable fin ».

« Pessimistes du monde entier, unissez-vous. Construisons des oasis ! » En novembre 1943, Arthur Koestler écrivait que nous étions entrés dans une nouvelle ère, une « période de détresse et de grincements de dents », un « nouvel âge des ténèbres » semblable à celui qui alla de la chute de Rome au début de la Renaissance, un « interrègne », un temps intermédiaire et obscur, sans durée certaine, sans issue prévisible, une sorte de désert moral et spirituel hanté par les barbares et les fanatiques où, dans les refuges qu'ils auraient construits en forme d'oasis, les hommes les plus lucides devraient se tenir dans la nuit et garder les yeux grands ouverts pour guetter les signes d'une nouvelle aurore. Arthur Koestler, notre contemporain, appelait cela « la fraternité active des pessimistes ». Ce message est son legs : ne pas désespérer des hommes, ne rien sacrifier à la liberté de pensée, rester honnête, refuser d'abdiquer. Le temps paraît venu de gagner les oasis. ■